



**Nicholas Thomas, Océaniens. Histoire du Pacifique à l'âge des empires, Toulouse, Anacharsis, 2020, traduit de l'anglais par Paulin Dardel**

Alexandre Audard

► **To cite this version:**

Alexandre Audard. Nicholas Thomas, Océaniens. Histoire du Pacifique à l'âge des empires, Toulouse, Anacharsis, 2020, traduit de l'anglais par Paulin Dardel. 2020, pp.161-164. hal-02900756

**HAL Id: hal-02900756**

**<https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-02900756>**

Submitted on 16 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Alexandre AUDARD\***

**Nicholas THOMAS, *Océaniens. Histoire du Pacifique à l'âge des empires*, Toulouse, Anacharsis, 2020, traduit de l'anglais par Paulin Dardel.**

Pourquoi les missionnaires de la *London Missionary Society* n'obtiennent-ils pas le droit de produire du sucre à Moorea, île du Pacifique située face à Tahiti, en 1818 ? Depuis plusieurs années, d'étroites relations et collaborations les lient pourtant au souverain tahitien Pomare II (1791-1821). Ce dernier, ayant eu connaissance, sans avoir voyagé, de l'économie de plantation aux Caraïbes où « l'esclavage et la culture de la canne à sucre vont nécessairement de pair » (p. 181), craint, toutefois, que cette production ne soit un moyen d'asservir ses sujets. Contesté quelques années auparavant, il remarquait, par ailleurs, que « le peuple couperait peut-être sa tête comme le peuple de France l'avait fait pour son roi » (*ibid.*). Si les premières situations de contact entre Européens et Océaniens sont souvent analysées sous le prisme anthropologique du « malentendu productif<sup>1</sup> » (M. Sahlins) – le fameux « malentendu pacifique », pour reprendre le titre du bel ouvrage de Jean-François Baré<sup>2</sup> –, beaucoup d'historiens les envisagent aujourd'hui sous un autre angle. Le refus de Pomare II à la demande des missionnaires européens permet ainsi de critiquer l'idée trop communément admise selon laquelle les sociétés océaniques étaient introverties, voire passives à l'arrivée et au contact des Occidentaux, et auraient malgré elles subi la violence destructrice de l'ordre colonial.

Cette traduction d'*Islanders: The Pacific in the Age of Empire*

---

\* Doctorant en histoire de l'Afrique au laboratoire CESSMA (*Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques*) – UMR 245, Université de Paris.

<sup>1</sup> Les *working misunderstandings* sont notamment au cœur du débat entourant la mort du capitaine Cook, voir ZIMMERMANN Francis, « Sahlins, Obeyesekere et la mort du capitaine Cook », *L'Homme*, 38/146, Paris, EHESS, 1998, p. 191-205.

<sup>2</sup> BARÉ Jean-François, *Le malentendu Pacifique. Des premières rencontres entre Polynésiens et Anglais et de ce qui s'ensuivit avec les Français jusqu'à nos jours*, Paris, éditions des archives contemporaines, 1986 (1985).

(Yale University Press, 2010), ayant remporté en 2011 le prestigieux *Wolfson History Prize* – prix littéraire britannique récompensant des ouvrages d'histoire destinés au grand public –, était aussi attendue que nécessaire en France. Le projet éditorial entrepris par *Anacharsis* sur cette région du monde est de ce point de vue précieux puisque les mondes océaniques, considérés à juste titre de « grand bazar de l'exotisme occidental » (p. 9) par le préfacier Éric Wittersheim, continuent de voir leur historicité trop souvent remise en question, à l'instar des mondes africains. L'auteur, Nicholas Thomas, anthropologue et historien australien, actuel directeur du Museum d'anthropologie et d'archéologie de l'université de Cambridge, ne cesse pourtant de souligner leur surprenante mobilité. Récemment encore, l'exposition du Musée du quai Branly-Jacques Chirac « Océanie » (2019) dont il fut l'un des commissaires, présentait une série d'objets attestant de leur incessante adaptation et redéfinition, témoignages d'une pensée cosmopolite inédite aux antipodes des mythes de l'authenticité et de l'autochtonie. L'installation immersive finale intitulée *In pursuit of Venus (infected)*, de l'artiste néo-zélandaise Lisa Reihana, invitait, d'ailleurs, le visiteur à adopter de manière originale le point de vue des insulaires à partir du panorama de Jean-Gabriel Charvet, *Les Sauvages de la mer du Pacifique* (1804). Car, en aucun cas, Nicholas Thomas ne souhaite faire l'histoire classique d'un « “impact” sur des peuples inertes » (p. 28) et/ou celle d'une résistance à un monde européen homogène, se démarquant ainsi des *postcolonial studies*.

Dans cette synthèse aussi dense que passionnante, Nicholas Thomas entend poser un nouveau regard sur le « long XIX<sup>e</sup> siècle » océanique. L'ensemble des sociétés insulaires fut, en effet, bouleversé par les premiers échanges anonymes puis par l'affrontement avec les empires européens, s'appropriant progressivement des territoires et leur souveraineté. En dix chapitres, chacun centré sur un événement, une expédition ou une île, l'auteur reconstitue en filigrane l'histoire violente et encore trop méconnue de la colonisation du Pacifique : funeste choc microbien aux Marquises ou aux Fidji, évangélisation de Tahiti, déportation de la population de Rapa Nui (1862), dépossession des terres et massacres en Nouvelle-Calédonie, théories racistes de Dumont d'Urville (1790-1842), engagisme vers le Queensland, transactions sexuelles, trafic de bois de santal, etc. L'approche de l'auteur est rigoureuse et précise, contextualisant toujours les contacts entre Européens et Océaniques dont les expériences furent aussi diverses qu'il y a d'îles. Se détachant volontiers d'une histoire « à parts égales » (R. Bertrand), ne « souhaitant pas bricoler un pendant à l'histoire

européenne à partir de n'importe quelle source au prétexte d'écrire les "deux côtés" de l'histoire » (p. 28-29), l'ouvrage s'appuie sur des récits connus et des événements déjà bien documentés, sans pour autant négliger l'archéologie ou encore les sources orales. Pourtant, loin d'une somme réellement exhaustive, l'ouvrage s'apparente surtout à une méthode. Véritable histoire « par le bas » (E. P. Thompson), il démontre l'intérêt heuristique d'une histoire présentée par l'éditeur comme « au ras des flots », d'autant plus pertinente dans un continent essentiellement liquide.

La complexité des rapports de domination et l'émergence d'une nouvelle « arène cosmopolite » (p. 481) tiennent, en effet, à la diversité des acteurs et des itinéraires, mais avant tout aux circulations maritimes. Ainsi, l'ouvrage suit le parcours de missionnaires, de *beachcombers*<sup>3</sup> mais aussi celui de scientifiques, militaires, commerçants, colons de différentes nationalités, *blackbirders*<sup>4</sup> et d'équipages multiculturels pour mieux révéler au lecteur la multiplicité des expériences vécues par les Océaniens et leur « élargissement » (p. 481) du monde. Les îles du Pacifique, avant les maladies et autres conséquences de l'intensification de leurs mondialisations, n'ont alors rien à voir avec celles d'aujourd'hui, dont « l'immobilité tient lieu de mémorial » (p. 140). Densément peuplées, elles ont une intense vie sociale et les formes politiques et religieuses sont complexes, inégalitaires et fluides ; ainsi, l'exemple symbolique du culte d'Oro à Tahiti qui n'a été importé qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle de l'île voisine de Raiatea.

La diversité géographique et la multitude d'économies locales spécialisées a éloigné peu à peu des groupes humains initialement proches – rappelons que les vagues de peuplement austronésiennes de l'Océanie sont parmi les plus récentes de l'humanité. Toutefois, en investissant dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle les équipages « bigarrés » (M. Rediker) et navires européens au long cours, symboles transculturels par excellence, les Océaniens débutèrent un nouveau cycle de circulations transpacifiques. C'est, d'ailleurs, par le parcours de l'un de ces marins et non un explorateur européen, l'hawaïien Kualelo, que s'ouvre l'ouvrage. S'embarquant par « curiosité » (p. 26) sur un sloop anglais en 1788, il voyagea de la Chine à l'Angleterre, de la baie d'Hudson à Tenerife, en passant par l'Afrique du Sud, l'Australie, la Nouvelle-Zélande avant de

---

<sup>3</sup> Figures classiques de l'histoire occidentale de l'océan Pacifique, ces « ratisseurs de plages » sont des marins, pour la plupart déserteurs ou naufragés, vivant au sein des populations locales.

<sup>4</sup> Surnom attribué aux capitaines capturant ou séquestrant des insulaires pour le travail forcé.

retourner à Hawai'i pour partager son expérience, comme des centaines d'autres inconnus. Notons que dans le même mouvement, l'exposition du *British Museum* « Reimagining Captain Cook: Pacific Perspectives » (2018-2019) allait à contre-courant de l'imagerie nationale britannique et du mythe européen de l'aventure en réinterrogeant la figure de Cook, deux-cent cinquante ans après son décès inexpliqué lors de sa troisième expédition.

Les Océaniens n'ont eu de cesse, alors, de reconfigurer un espace pacifique connecté en voyageant d'une île à l'autre, en s'y installant et en entrant en contact avec une multitude d'acteurs étrangers. L'ouvrage souligne leur progressive et fine compréhension des mondes européens et, surtout, leur agentivité. Ainsi, par exemple, à Tahiti se déroule un temps une auto-évangélisation sans missionnaire, réponse aux maladies et au malaise général, alors qu'à Rapa Nui, des tablettes écrites (*rongorongo*) apparaissent, réinventant l'écriture européenne pour devenir l'un des principaux signes de l'expression de la modernité polynésienne (p. 343) – fascinant, par la même occasion, les ethnologues occidentaux qui ont pendant longtemps pensé découvrir des antiquités.

Sans jamais relativiser l'impérialisme européen qui ne fut « autre chose qu'une forme d'exploitation brutale » (p. 481), l'ouvrage montre donc que ces incessants voyages permirent aux insulaires de prendre connaissance d'une véritable « mer d'îles » (*Epeli Hau'ofa*) tout en forgeant un sentiment commun d'appartenance, au cœur des dynamiques actuelles du Pacifique. Comme le fait remarquer Nicholas Thomas, cette dimension des empires, révélée *au ras des flots*, reste encore « peu documentée » (p. 482). Pourtant, malgré des sources éparses ou rares, des espaces tels que l'océan Indien occidental sont riches d'expériences similaires. L'étude des marins non européens – qui semble être l'apanage de la riche et longue tradition historiographique anglo-saxonne – et du réinvestissement de leurs compétences acquises au loin, souligne, une fois encore, que l'expérience de la mer et de l'horizon n'est jamais ordinaire.